

Les passants lambda

LE SQUARE
de Marguerite Duras

Avec Clotilde Mollet
et Hervé Pierre.

Un homme et une femme se parlent dans un jardin public. Didier Bezace réalise une mise en scène musicale de la première pièce de l'auteur de « La Musica ».

Théâtre de la Commune,
Aubervilliers,
tél. : 01.48.33.16.16.,
jusqu'au 1^{er} février.

En 1956, Marguerite Duras ne sait pas que son écriture romanesque n'est pas éloignée du langage du théâtre. Un ami, Claude Martin, lui propose d'adapter à la scène le récit qu'elle vient de publier, « Le Square ». Elle accepte et tous deux travaillent à une version théâtrale du livre – version si fidèle que le nom du collaborateur disparaîtra peu à peu quand le texte sera édité, après la création au Studio des Champs Élysées.

C'est du pur Duras, mais du Duras première époque. Elle découvre les possibilités d'une langue incantatoire mais elle n'est pas encore dans la hantise de son thème majeur, la passion. Elle traque le mystère des existences banales. Journaliste, elle s'est attachée à faire connaître ceux dont on ne parle pas. Romancière, elle a fait du monologue intérieur des oubliés de la société l'un des ma-

tériaux de la littérature. Noblesse du langage zéro, grandeur des individus lambda, tels pourraient être les objectifs du « Square ». Dans ce jardin public, deux personnes se rencontrent pour la première fois. Elle est domestique, s'occupe de l'enfant qui joue non loin d'elle et aussi d'une vieille femme dans la maison où elle travaille. Lui fait du commerce à la sauvette, vend toutes sortes de choses dans les marchés. Elle ne sait pas grand-chose de l'existence mais a une grande volonté de vivre et de connaître (« *Si la vie n'est pas heureuse, j'ai envie de l'apprendre par moi-même, aussi complètement qu'il sera possible* »). Lui a expérimenté la vie à deux, les voyages et la pratique des grandes villes mais il n'a pas le même appétit, il est un peu usé, résigné. Ils évoquent leur travail, les distractions, le bal. Lui voudrait lui donner des conseils, mais elle se renferme dans sa prudence naturelle. Ils se séparent quand c'est l'heure de quitter le jardin. Se reverront-ils ? Duras laisse la porte du « Square » ouverte à cette possibilité.

Un dialogue précautionneux

Didier Bezace, metteur en scène des fêlures secrètes, déroule la pièce dans son juste contexte de silence musical et de dialogue moucheté. Comme pour demander au spectateur une écoute et un regard plus attentifs, il place les deux personnages sur un angle

du plateau, comme à l'écart, ou, en tout cas, hors du centre. Les deux interprètes sont à l'harmonie de ce style, détaillant chaque vibration, chaque note tenue de plaisir ou d'inquiétude. Clotilde Mollet a une acidité, une singularité qui apportent une part de drôlerie à l'émotion douce. Hervé Pierre sait, sous la quotidienneté, faire sentir les blessures des combats perdus.

Ce dialogue est précautionneux, délicatement naïf, discrètement intelligent : les héros de Duras, qui s'adressent poliment l'un à l'autre avec des « mademoiselle » et des « monsieur », sont des victimes de la société qui ignorent leur étouffement et le déchirent par instants. Ainsi incarnés, ils deviennent étonnamment fraternels, toujours d'aujourd'hui et pourtant si contemporains du Nouveau Roman et de la Nouvelle Vague.

GILLES COSTAZ



Clotilde Mollet et Hervé Pierre.